Fascicules N° 117 - 118 - 119
2eme Semestre 2003

ISSN 0220-3543

G.R.E.C.

Fête du 30eme anniversaire
(au bord du Salagou) 23 juin 2003

Bulletin du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault)

Encore une histoire de pomme

Je la vis tomber du plateau du camion de livraison au moment où le livreur tendait le cageot à l'épicier. Jaune, piquée de taches rouges, elle frappa la chaussée avec un bruit mat et aussitôt, comme un enfant échappé aux mains de sa mère, elle se mit à rouler en zigzags, tantôt à droite vers les roues du camion, tantôt à gauche vers le milieu de la rue.

« Celle-là, elle est pour toi, le môme, si tu réussis à l'attraper », me lança l'épicier d'un ton débonnaire.

Je n'avais pas attendu, je m'étais déjà élancé au risque de me faire accrocher par une voiture. C'est vrai que les automobilistes conduisent avec des œillères, les yeux fixés devant eux sans la moindre attention aux imprévus des bas-côtés. De là, nombre d'accidents. Je n'en avais nul souci, ce matin-là, en courant après une belle pomme jaune tachetée de vermillon.

Au reste, était-ce un matin? C'est très probable, d'après le souvenir que j'en ai gardé. Mais rien de certain. Cette rue des Colombes dans le quartier de la Plaine, je n'y remets plus beaucoup les pieds. Mon logement, mon emploi m'en tiennent assez éloigné. Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque de revenir la parcourir à l'occasion et d'y chercher des bribes de mes jeunes années. Elle a changé depuis. Non pas tellement son animation populaire que ses façades retapées et ses quelques devantures d'un clinquant par trop moderne au nombre desquelles je ne retrouve plus le bariolage vert, rouge, jaune, orange, des étals de l'épicerie " Au panier garni ", sa banne rayée de bandes marron et la blouse grise de Bouillou, l'épicier moustachu au sourire gaillard. Où campe-t-il à présent sa robuste carure? Occupé qu'il doit être à siroter sa petite retraite dans le jardin de sa maison de campagne. Se souviendrait-il de la pomme échappée de son cageot? Combien d'autres pommes ont-elles entre temps aussi furtivement déserté son étalage?... Lui seul pourrait faire le compte des petits larcins et autres disparitions fortuites qu'il a surpris ou seulement déplorés avec une résignation outrée. Du moins ne s'est-il jamais douté de l'incidence dans ma vie de la chute inopinée de cette pomme jaune diaprée de rouge, un matin de décembre.

D'autres yeux que les miens l'avaient aussi vue courir sur l'asphalte de la rue, la belle pomme dorée. Les yeux vifs d'une gamine. Je la connaissais. Eva se nommait-elle. Nous fréquentions la même école, ou plutôt nous l'avions fréquentée. Car moi, j'avais sauté dans les classes du collège. Elle, dans les six à sept ans. Moi, onze. Presque le double. Ça donne de la supériorité tout de même. Et voilà que, m'ayant vu, elle se permet de venir me réclamer la belle pomme que je lustre et caresse dans le creux de mes mains, comme si elle avait un droit dessus. Je la toisai, un rien moqueur.

– Ah ah ! Ne crois pas que je l'ai ramassée pour toi.

– Je l'ai vue la première.

– Et après, petite resquilleuse !... Avec la peine que je me suis donnée pour l'attraper.

– C'est pas une raison. Ça serait chic que tu me la donnes.

Elle eut beau supplier, se suspendre à mon bras, tenter de me la ravir. «Juste la moitié. Rien qu'un morceau pour la goûter.» Toute une calinerie pleurnicharde.

Je restais inflexible. J'étais le plus fort, et d'autant plus fier et goguenard. Et pour lui enlever tout espoir d'avoir quelque part à l'aubaine, d'un geste décisif, je portai le beau fruit dodu à ma bouche et y mordis à pleines dents, déchirant la peau dorée et sentant aussitôt le jus de la chair sacrée inonder mes papilles.

«Fameux ! Un régal !

–T'es pas gentil. T'es un vilain goujat ! », me cria-t-elle en lâchant pied, prête à s'enfuir, amère et mortifiée.

Je me vis aussitôt dépossédé, frustré de la part,

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

peut-être la plus excitante, de mon triomphe, et je lui tendis le fruit entamé.

«Tiens, et ne pleure plus. Tu es comme toutes les filles.»

Je craignis un moment qu'elle n'allât par rétorsion repousser le fruit entaillé. Eh bien non ! Après une rapide moue de dédain et un doute sur ma générosité, (n'allais-je pas m'amuser à la tenir en haleine, le fruit hors de portée de ses mains ?) elle s'en saisit avec une évidente avidité et y planta la double rangée de ses jeunes incisives. Puis, toute rancœur oubliée, le plus simplement du monde, elle me tendit à son tour le morceau restant où je mordis à nouveau, et nous éclatâmes de rire. Je découvrais qu'elle avait un visage plus joli que je ne croyais. Et de bouchées en bouchées alternées, la grosse pomme vagabonde se réduisit à une pincée de pépins qu'on cracha dans le caniveau.

Au reste, peu importe les pépins ! Les passants ont dû les écraser sous leurs chaussures et les moineaux les picorer. Au delà du fugace plaisir de la chair juteuse mâchonnée dans notre bouche, et malgré le ciel d'automne qui ne pouvait être que gris, à travers notre jeu, un rayon de soleil avait jailli au fond de nos yeux, peut-être à notre insu. Un rayon secret destiné à briller longtemps dans notre vie... Bien qu'il ne soit pas douteux que quantité d'incidents semblables chargés d'improbable avenir s'estompent sans laisser de trace.

Toujours est-il qu'avant de me quitter, satisfaite de la gratification gagnée haut la main, posant gravement ses beaux yeux sur moi, – car auparavant ils n'avaient été qu'une danse insaisisable d'éclats noirs et rieurs, (Au fait, y a-t-il des yeux vraiment noirs ?) – la petite gamine me demanda : «Comment t'appelles-tu ? »

– Comment je m'appelle ? Ne le sais-tu pas ?... Adam ! Ça ne te plaît pas ?

– C'est vrai ? Tu t'appelles Adam ! Pas possible. Tu me racontes une blague

– Pourquoi une blague ? C'est un nom comme un autre.

– Oh, non, dit-elle en portant sa main à sa bouche pour retenir son rire et elle est partie à la course.

Je lui ai crié : « Et toi, quel est ton nom ?»

Elle s'est à peine retournée pour me répondre : «Inutile de te le dire. Tu le sais.»

Je l'ai rappelée: « Eva, Eva, quand est-ce que je... Quand est-ce qu'on... ?»

Elle courait sur le trottoir entre les passants, et la tache rose de sa robe s'effaça à l'angle de la rue. Si je me souviens bien, ce devait être un mercredi en fin de matinée. Elle avait hâte sans doute de rentrer chez elle pour le déjeuner. Elle devait sortir de quelque vague cours de chant, de musique, de dessin, que sais-je ? Peut-être bien du catéchisme. Il ne faut jurer de rien. Elle habitait dans le bas quartier. Ce n'étaient pas les familles les plus aisées qui résidaient là.

Si ce n'avait été cette histoire de pomme, ce partage si mutinement disputé, je crois que je n'aurais jamais guère porté d'attention à cette fillette d'un autre milieu que le mien, une écolière de cours moyen, quantité négligeable pour un collégien de sixième qui a autour de lui un lot de copains et de quelques copines déjà plus personnalisées. A vrai dire, j'étais assez individualiste, et si j'aimais jouer, plaisanter, je cherchais peu à me lier. Je n'étais pas distant, mais assez rêveur. Et tout à coup, ce matin-là, cette insignifiante chamaillerie qui tourne à une puérile badinerie.

Nous n'eûmes pas grand effort à faire pour nous revoir. La rue des Colombes constituait mon parcours habituel pour me rendre au collège Jean Jaurès. Eva n'avait pour l'emprunter qu'à s'accorder un petit détour pour rejoindre son groupe scolaire Jules Ferry. Le mercredi suivant (ou tout autre jour peut-être, au sortir de classe), notre présence devant les étals de fruits du "Panier Garni" eut toutes les apparences d'être la plus naturelle, la moins préméditée des rencontres. Ce n'était pas exactement ce que nous pensions l'un et l'autre, en attardant les regards sur les reinettes, les goldens, les reds délicious débordant des cagettes. A trois pas l'un de l'autre, nous affections de nous ignorer cependant. En nous voyant ainsi plantés, l'épicier s'était avancé sur la porte et nous surveillait de cet œil soupçonneux qu'il portait aux jeunes frimousses rodant devant sa marchandise. Il me reconnut.

«Elle a été bonne, la pomme ?»

Je lui dis que oui.

«Tu as bien fait d'en profiter. Les cadeaux, c'est pas tous les jours.»

J'avais quelques francs en poche et les lui tendis.

«C'est bon. Choisis celle que tu veux...»

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

Je pris une belle jaune veinée de rouge.

«Héhé ! Tu as du goût. Ce sont les meilleures. Et la petite fille, elle en veut une aussi ?»

Je fis : «Non, elle n'en veut pas.»

Devant cet interrogatoire, Eva avait d'ailleurs tourné brusquement les talons.

«C'est comme elle voudra.» Et il s'était empressé de rentrer pour prêter main-forte au comptoir à sa femme assaillie par la clientèle.

Une vingtaine de mètres plus loin, Eva m'attendait, le sourire aux lèvres. A un mètre d'elle, je lui lançai la pomme et nous nous sommes amusés à nous la renvoyer comme une balle, sans nous soucier des passants. Je ne sais plus qui de nous deux l'entama le premier, car nous savions que le jeu ne pouvait finir que de cette manière. Et quand elle me quitta à toutes jambes en me criant : «Bye bye, Adam ! », je savais que c'était une invite à reprendre, à poursuivre un jour prochain notre jeu. Bien sûr, dans le même temps, ce nous était l'occasion de quelques petits bavardages, rien de bien sérieux, des propos anodins, sur le temps, nos études, nos goûts, des broutilles de gosses.

Il en fut ainsi de tout l'hiver. Je prenais garde en me livrant à cet innocent enfantillage à n'être pas vu par mes camarades de classe. Ils n'auraient pas manqué de s'en gausser. Cela m'aurait blessé. Oui, dans ce jeu avec Eva, il y avait une part de secret qui nous liait. Nous ne pouvions envisager de ne plus nous y adonner, d'y renoncer. Il put survenir quelques rencontres ratées. Notre joie n'en était que plus vive lorsque nous nous retrouvions ensuite.

Je prenais soin d'avoir toujours quelques pièces de monnaie dans la poche. Mais Eva supportait mal de ne pas avoir à payer son dû. Plutôt que de puiser dans sa tirelire ou de justifier auprès de ses parents le besoin de quelque argent de poche, elle jugea plus simple et plus expéditif de piquer subrepticement de la main dans les pyramides fruitières d'un supermarché ou se gagner la bienveillance d'une marchande sur le marché. Elle ne tenait pas à ce que je sois témoin de son chapardage. Elle en ressentait autant de honte que de fierté, et ne voulait surtout pas m'y mêler. De peur que je la juge. Du plus loin qu'elle m'apercevait, elle agitait au bout du bras la pomme vermeille. Ces jours-là, Bouilloux nous voyait d'un œil intrigué passer indifférents devant son étalage. Il en fronçait les sourcils de méfiance. Une fois hors de sa vue, c'était avec la plus heureuse liberté que nous nous livrions à notre badine dégustation.

De semaines en semaines ponctuées de ce plaisir, l'hiver passa. Puis le printemps vint, amenant d'autres sollicitations. Sur les étals, le mois de mai déversa avec de plus en plus d'abondance fraises, cerises, pêches dont les atours pimpants supplantèrent la robe trop rustique des pommes automnales. Nous disputer les noyaux de cerise n'aurait pas déplu à Eva. Mais j'éprouvais plus de motivation à affirmer mon adresse au basket et au volley avec mes grands copains. Eva n'était après tout qu'une petite gamine que les grandes vacances ne tardèrent pas à me faire oublier. A la rentrée de septembre, le charme d'une complicité trop enfantine s'était définitivement évaporé.

Quelques années plus tard, terminant des études d'agronomie, j'étais de passage un automne dans une vallée des **Cévennes**. Des pommiers parsemaient les prés qui longeaient la rivière. Les taches jaunes et rouges des pommes mûres piquaient le vert des feuillages. Quelques-unes avaient chuté dans l'herbe. De quoi me donner envie de mordre dans une et de réveiller d'anciens et heureux souvenirs. J'arrêtai l'auto sur le bas-côté. Mais j'hésitai à enjamber la clôture. Des paysans non loin arrachaient des pommes de terre. Les citadins maraudeurs sont peu prisés par ces campagnards jaloux des produits d'une terre avare. Et je n'avais pas manqué de remarquer le long de la route les nombreux panneaux affichant : «Propriété privée. Défense d'entrer. Toute cueillette interdite ».

Je fus tiré de mon embarras par la vue, sous un arbre, à une centaine de mètres, d'une forme claire qui se courbait, se redressait, tendait les bras vers les branches. Je distinguais un panier dans l'herbe, des cageots, une brouette. Une jeune femme assurément occupée à la récolte des pommes. C'était l'occasion inespérée de m'avancer en toute bonne conscience et de lui chiner une de ses pommes, à tout hasard de lui en acheter une poignée. Il était prévisible qu'elle aurait le plus grand plaisir à me satisfaire.

Après des kilomètres les pieds rivés aux pédales de l'auto, la souple épaisseur du regain sous mes

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)

chaussures me parut délicieuse. La jeune personne ne pouvait que m'avoir vu approcher. Mais elle poursuivait sa cueillette, en affectant de m'ignorer.

– O les belles pommes ! dis-je lorsque je fus à deux pas, et découvrant que c'était une jeune fille, j'ajoutai : quel plaisant travail ! Voulez-vous un coup de main? A nous deux, vos cageots seront vite pleins. Quelle est cette variété à la peau tachetée de grains roses? Me serait-il permis d'en goûter une?

– C'est une reinette de pays, dit-elle en se relevant, et elle m'en tendit une dans ses doigts humides. Et soudain, comme j'avançais ma main, elle porta sa main libre à sa bouche. « Oh!...» fit-elle.

Je la vis chanceler et détourner vivement la tête. Appuyée contre le tronc de l'arbre, elle enfouit son visage dans ses bras. Je crus percevoir un sanglot. Surpris, je lui demandai: «Qu'y a-t-il? Qu'ai-je dit qui ait pu vous blesser?

– Prenez la pomme que vous voulez et partez, me dit-elle d'une voix vive et acide sans me regarder.

J'en étais à me demander si je ne me trouvais pas devant un exemple flagrant de la farouche mentalité des gens de cette région. Je ne pouvais le croire. Il y avait de l'amertume dans cette injonction, peut-être de la détresse. Je fus saisi de compassion. J'osai être indiscret. Je saisis ses mains et les écartai de son visage mouillé de larmes.

Je n'eus qu'un cri: «Eva ! Eva ! » C'était bien elle.

Elle murmura: « Adam ! Oh, enfin ! »

Et je la serrai dans mes bras...

Quand nous fûmes sortis de notre tendre ravissement, « Viens à la maison » me dit-elle. Elle habitait chez sa grand-mère.

Dès la porte d'entrée, elle appela: « Mamie, viens voir qui est là. C'est Adam ! »

– Mon Dieu ! s'est écriée la bonne aïeule en joignant les mains, Eva m'a tant parlé de vous. Et nos pommes, vous les a-t-elle fait goûter?

– Oui, oui, dit Eva. Je lui ai donné la plus belle.

– Ah, ma petite, lui as-tu au moins donné la bonne? Que tu ne sois pas un jour l'objet des reproches de tes lointains descendants.

Jean PEYRÉ

©Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais (G.R.E.C.) : https://etudesheraultaises.fr (Tous droits réservés)